

Poésie

Edouard Francklin : *De l'aube au crépuscule; Figuière.* 12 » Noël Jeandet : *La nuit inclinée; Imp. Debienne, Saint-Amand-les-Eaux.* » » Maurice Geyer : *Suite lyrique; Figuière.* 6 »

Politique

A. E. Badaev : <i>Les Bolcheviks au parlement tsariste,</i> traduit du russe par Jeanne Dupont; Bureau d'éditions. 12 »	Revue mondiale. 15 »
Maurice Geyer : <i>L'autre Pologne;</i>	Hermann Jaques : <i>Allemagne, Société à responsabilité limitée;</i> Revue Mondiale. 12 »

Roman

Mathilde Alanic : <i>Derrière le voile; Nelson.</i> 7 »	voudront; ;Revue Mondiale. 12 »
Dédé : <i>Monsieur Mette; Figuière.</i> 12 »	Doctoresse Madeleine Pelletier : <i>Une vie nouvelle; Figuière.</i> 12 »
Marie Le Foyer : <i>Quand les cœurs</i>	MERCVRE.

ÉCHOS

Les débuts de Maurice Schlesinger à Paris. — Sterne et le « Coran ». — Sur Marc de Papillon. — Théodore de Banville à Nice. — A propos de jumeaux. — Le Sottisier universel.

Les débuts de Maurice Schlesinger à Paris. — Maurice Schlesinger, le Jacques Arnoux de *l'Education sentimentale* de Flaubert, — dont M. René Dumesnil a rappelé la curieuse personnalité (*Mercure* du 15 août), — avant de s'installer rue de Richelieu, débuta, fort modestement sans doute, vers 1821, quai Malaquais, 13, où habitait également le compositeur Pastou, inventeur de la méthode de la « Lyre harmonique », et qui avait ouvert, la même année, un cours de musique vocale (d'après la *Bibliographie musicale* de Gardeton, Paris, 1822).

Les premiers ouvrages publiés à cette adresse par le jeune commis de Bossange furent annoncés dans *Le Miroir* du 26 mai 1822; c'étaient une *Polonaise* de Moscheles, un *Grand Pot-pourri* par le même et Lafont, une *Sonate pour pianoforte* par Beethoven (sic), œuvre 109, et *l'Invitation pour la Walse*, de Weber.

La Sonate de Beethoven, l'une de ses dernières, avait déjà été annoncée, par le *Journal de la Librairie* du 23 février, comme étant en vente chez Moscheles, rue Notre-Dame-des-Victoires, Hôtel des Etats-Unis. Il semble que cette œuvre ait été gravée à Berlin, par les soins de Schlesinger père, en même temps que l'édition allemande portant le même titre.

Le 14 septembre de la même année, le *Journal de la Librairie*

annonçait (p. 560) une autre Sonate, op. 110, de Béethoven (*sic*) « chez Slesinger (*sic*), quai Malaquais, n. 13 », et qui parut en même temps à Berlin et à Paris. Cependant, dès le mois d'août, le *Journal de Paris* du 19 faisait part à ses lecteurs de la publication prochaine des opéras de Mozart, dont *Le Miroir* du 28 juin avait distribué le prospectus à ses abonnés. « On souscrit à Paris, chez Maurice Schlesinger, rue de Richelieu, n. 107. » Et *Le Miroir* encore, le 24 octobre, publiait une annonce d'une dizaine d'ouvrages, parmi lesquels les deux Sonates de Beethoven et *l'Introduction à la Walse*; « chez Maurice Schlesinger, éditeur de la Collection des opéras de Mozart, rue de Richelieu, n. 107. »

Quittant la rive gauche, le jeune Berlinois s'était installé en plein Paris *fashionable*, d'abord entre la rue Saint-Marc et la rue d'Amboise, au numéro 107, que représente le numéro 95 actuel, puis en 1827, semble-t-il, au nord de la même rue d'Amboise, au numéro 97, devenu par la suite le 87.

Flaubert, en donnant au magasin de musique de Schlesinger le titre *d'Art industriel*, dans son *Education sentimentale*, le situa sur le boulevard Montmartre.

La maison Schlesinger, devenue en 1846 Brandus, Dufour et C^{ie}, changea, en effet, une troisième fois d'adresse, vers 1856, et vint s'installer, presque au coin du boulevard, au numéro 103 de la rue de Richelieu, à côté du Café Richelieu, devenu, depuis 1830, Café Cardinal, et, sur le boulevard même, au local contournant le café et aboutissant au numéro 1 bis, qui existe encore aujourd'hui. Les nouveaux magasins de Brandus succédaient à ceux de la *Petite Nanette*, qui se transforma en *Petite Jeannette*, en émigrant au numéro 5.

A la fermeture de la maison Brandus, il y a une trentaine d'années, le café annexa le local qu'elle occupait sur la rue de Richelieu. — J. G. P.

§

Sterne et le « Coran ».

Monsieur le Directeur,

Au cours de son article *Mallarmé et Victor Hugo*, paru dans le *Mercure de France* du 15 août 1932, M. André Fontainas écrit (p. 71) :

Sterne a mérité la réputation d'avoir été « un plagiaire délibéré ». On peut douter, assure Edgar Poe, qu'il y ait un seul paragraphe de quelque mérite à découvrir, soit dans le *Koran* de Laurence Sterne, soit dans le *Lacon* de Colton, duquel paragraphe l'origine, ou au moins

le germe, ne puisse être repérée chez Sénèque, chez Plutarqué (par l'intermédiaire de Machiavel), chez Machiavel lui-même, chez Bacon, Burdon, Burton ou Bolingbroke, chez La Rochefoucauld, Balzac, ou chez Bielfeld, l'Allemand qui a écrit en français « Les Premiers Traits de l'Erudition Universelle »...

Sterne le pillard jouit d'une peu enviable renommée, ajoute M. Fontainas. Ce passage, avec son étalage d'érudition calculé d'impressionner les lecteurs américains de son temps, est bien dans la manière de Poe. Malheureusement pour lui, le *Koran* n'est pas de Laurence Sterne. Comme je n'attends certes pas que M. Fontainas accepte mon assurance contre celle de Poe, je vous envoie une lettre que je viens de recevoir du British Museum. Comme vous pouvez voir, cette lettre dit que le *Koran* est un faux impudent et délibéré, l'œuvre d'un nommé Richard Griffith (ex : 1788), écrivain obscur, homme à tout faire de quelques libraires sans scrupules. Le *Koran* fut publié en deux volumes (1770) — c'est-à-dire deux ans après la mort de Sterne. Une traduction française par A. Hérouin parut en 1853.

Poe parle encore de Sterne dans ses *Marginalia*. Il cite un passage de Sterne qu'il prétend avoir trouvé dans un volume intitulé *Travels in France*. Sterne n'a jamais publié un livre avec un tel titre. Le texte cité par Poe se trouve en *Tristram Shandy* (lib. VI — cap. I). La citation est d'ailleurs inexacte. Que Poe n'avait qu'une idée très vague du grand génie qu'était Sterne se voit bien par l'accouplement de Sterne avec Colton, écrivain américain des plus insignifiants.

D'une façon générale, il est prudent de prendre l'érudition de Poe avec une certaine méfiance. L'érudition n'improvise pas, et Poe manquait par trop, dans sa vie vagabonde et cahotée de journaliste, de l'occasion d'acquérir une vraie érudition. Il lisait assidûment les revues anglaises de son temps (Edinburgh, Blackwood, Tait, Frazer, etc.). Si quelqu'un voulait se donner la peine ingrate d'examiner les collections de ces magazines pour les années 1830-1850, il trouverait sans doute les sources de l'érudition de Poe. De Quincey, un vrai érudit, celui-là, écrivait énormément dans les revues anglaises pendant les années de l'activité de Poe. Le lecteur qui veut consulter les œuvres de De Quincey (*Collected Works of Thomas De Quincey*, Londres, A. et C. Black) trouverait beaucoup d'évidence que Poe lisait attentivement l'auteur anglais. L'influence de De Quincey sur Poe va jusqu'au style, pas seulement le style solennel et décoratif, mais un style enjoué et malicieux que Poe avait bien tort d'essayer d'imiter.

Il est possible sans doute d'accepter Poe, même aujourd'hui, comme artiste de valeur. La partie plutôt restreinte de son esthétique qui lui appartient en propre (il en trouvait les fonds chez Coleridge) est assez intéressante.

Veuillez agréer, etc...

VINCENT O'SULLIVAN.

A la lettre qu'on vient de lire est joint cet extrait du *Dictionary of National Biography* (article Sterne) :

Probably the most impudent of the deliberate forgeries undertaken by literary hacks was a volume entitled *The Posthumous Works of a Late Celebrated Genius, deceased* (1770, two vol.), which consisted of a work in two parts called *The Koran, or the Life, Character and Sentiments of Tria Juncta in Uno, M.N.A., or Master of two Arts*. It was by Richard Griffith (d. 1788). There was done clever parodying of the style of thought and language of *Tristram Shandy*. Reprints were frequent. It was included in the first collected edition of Sterne's works (Dublin, 1779), and it was translated into French by A. Hédon in 1853.

§

Sur Marc de Papillon.

Lasalle, 12 août 1932.

Mon cher Directeur,

M. Georges Normandy, enchanté — veut-il bien me dire — de ma divulgation du Capitaine Lasphrise, me signale une lacune dans la bibliographie que j'en donne. Mon distingué confrère ayant publié, peu avant la Guerre, une anthologie : *Les Poètes humoristes* (Michaud, édit.), l'y a fait entrer pour un sonnet :

Oh! qu'il est doux, le plaisir jeu d'aimer,
sonnet qui figure précisément dans mon étude.

M. Ch. Vincent me demande si la cité natale du poète a enregistré son existence, quand ce ne serait que par quelque nom de rue; il veut croire impossible que quelque érudit tourangeau ne se soit jamais occupé de lui. Je n'en sais rien, et je serais obligé à qui me renseignerait sur ce point. Mais, au fait, notre ami Pierre Dufay n'est-il pas d'Amboise? Si oui, la remarque que son étude sur *La Poésie érotique au XVI^e siècle* ne souffle mot de Papillon me fait craindre que la notoriété tourangelle de celui-ci soit plus que très faible.

Qu'Amboise ou la Touraine l'ignorent ou non, Marc de Papillon les aimait bien. Parmi les sentiments qui rapprochent de notre heure ce puissant représentant de la sérénité, il faut compter le sentiment de la petite-patrie. Lui qui a parlé de la France, des malheurs que lui causait la guerre civile, en termes dignes de Ronsard et de d'Aubigné a consacré à sa ville un gentil poème

que l'on pourrait appeler... félibréen. Parlant plusieurs fois de Rabelais avec une admiration aussi intelligente que vive, il n'a jamais manqué de féliciter la Touraine de lui avoir donné le jour.

M. Pierre Massé, poitevin, a vu, par l'une de mes citations, que j'ai oublié de compter le Poitou parmi les provinces où Lasphrise combattit. Il me donne quelques renseignements d'où résulte, qu'en 1575, le poète portait en Poitou le harnois guerrier. Il ajoute que le François de Poulchre, vraisemblablement parent de l'héroïne des *Amours de Théophile*, se nomme : « de la Mothe-Messerné » et non de « la Motte-Messenne » comme je l'ai lu (il me semble, car je n'ai pas le volume sous les yeux) dans le choix de Prosper Blanchemain.

Un autre de mes correspondants, qui, pour un peu m'accuserait d'avoir enfoncé une porte ouverte, m'envoie, pour mon instruction, quelques références bibliographiques qu'il m'était impossible de donner. Elles se rapportent, en effet, à un Papillon né à Dijon, et non à Amboise; en 1487, et non vers 1555; ami et disciple non pas de Ronsard, mais de Clément Marot et son collègue, en tant que valet de chambre de François Ier. Ce minuscule poète est beaucoup moins ignoré que son homonyme, parce que Marot a noté ses relations avec lui, ce que Ronsard n'a point fait (je dirai un jour pourquoi, peut-être), quand aux relations que Marc de Papillon et lui ont entretenues.

Plusieurs lecteurs me demandent si je ne ressusciterai pas ce grand poète introuvable. Je vais le faire, pour les *Amours de Théophile*, et ce n'est pas la marque du succès de mon étude (si bien accueillie dans la Presse amie des Muses) dont je soit le moins content.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

Théodore de Banville à Nice.

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 1^{er} mai 1932, pp. 514-544, le *Mercure de France* a publié une étude de M. Marcel Provence, *Poète et comédienne au service de la France*, où se trouve évoqué le rôle joué à Nice, lors de l'annexion, par Théodore de Banville et Marie Daubrun. Me permettrez-vous de rappeler que moi-même, et le premier, je crois, j'ai traité exactement le même sujet dans un article du *Petit Niçois* paru en 1908, et reproduit depuis dans ma plaquette, *Chronique au Soleil*, Impr. de Monaco, 1920, sous le titre « Banville à Nice » ?

Je vous serais tout particulièrement reconnaissant de vouloir bien porter ce tout petit point d'histoire littéraire à la connaissance de vos lecteurs.

Veuillez, etc...

G. LAVERGNE

Archiviste paléographe.

§

A propos de jumeaux. — Nous avons reçu la lettre suivante, que nous publions sans garantir l'authenticité de sa signature.

Paris, 26 août 1932.

Monsieur le Directeur,

M. Louis Mandin paraît étonné que les lecteurs du *Mercure de France* ne se soient pas insurgés contre l'idée que deux jumeaux puissent ne pas être du même père.

C'est qu'il n'a sans doute pas lu ce que j'ai écrit, il y a déjà 150 ans, dans mon *Histoire naturelle de l'Homme*, article « De la puberté », antépénultième paragraphe :

...Une femme de Charles-Town, dans la Caroline méridionale, accoucha en 1714 de deux jumeaux qui vinrent au monde tout de suite l'un après l'autre; il se trouva que l'un était un enfant nègre, et l'autre un enfant blanc, ce qui surprit beaucoup les assistants. Ce témoignage évident de l'infidélité de cette femme à l'égard de son mari la força d'avouer qu'un nègre qui la servait était entré dans sa chambre, un jour que son mari venait de la quitter et de la laisser dans son lit, et elle ajouta, pour s'excuser, que ce nègre l'avait menacée de la tuer, et qu'elle avait été contrainte de le faire. Voyez *Lectures on muscular motion*, by Mr. Parsons, London, 1745, p. 79. Ce fait ne prouve-t-il pas aussi que la conception de deux ou de plusieurs jumeaux ne se fait pas toujours dans le même temps?...

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Directeur,
Votre très humble et très obéissant serviteur.

GEORGES-LOUIS LECLERC, COMTE DE BUFFON
BARON DE MONTBARD.

M. Louis Mandin répond par ces quelques lignes :

Mon cher Directeur,

Après m'être incliné jusqu'à terre (et même jusqu'aux enfers) devant l'ombre illustre de M. de Buffon et de ses manchettes, je demanderai la permission de lui dire que, dans l'écho auquel il fait allusion, je parlais du « Français moyen », et que je n'ai jamais craint une insurrection des lecteurs du *Mercure*, car je sais qu'ils se recrutent surtout dans une élite que n'étonnent pas du tout les grands problèmes de la science. Mais c'est mon vieux gendarme de Chambonnet qui est content! Devant cette preuve par le nègre, il ne doutera plus désormais d'être le vrai père

de son Lion, c'est-à-dire du plus brillant des jumeaux de sa nièce, tandis que l'autre, le disgracié, le Jean-Fille, est indubitablement le fils du nigaud de mari. Le brave oncle-papa est tout surpris et tout enchanté de voir comme la lumière sort du noir.

Veuillez agréer, etc...

LOUIS MANDIN.

§

Le Sottisier universel.

« Ah! tu as voulu me tuer tout à l'heure! s'écria-t-il. Moi je vais te tuer à présent. » J'abattis avec un long discours sa colère... N'empêche que s'ils avaient été seuls, ils auraient bel et bien pu se tuer l'un et l'autre... l'un après l'autre, — VICTORIEN DU SAUSSAYE, *La Corse*, p. 87.

La municipalité de Draguignan, ville qui, en principe, ne paraît pas très menacée par l'ennemi éventuel, sauf au cas improbable d'un conflit avec l'Espagne... — *Cyrano*, 13 août.

Près de Gaebersdorf, une femme mariée, dans un accès de neurasthénie, a noyé ses deux enfants... Elle s'est ensuite ouvert les veines du pouls avec un rasoir. — *Paris-Midi*, 25 août.

Reinhardt, patiemment, recommença à pied d'œuvre. Il travailla à se faire dénationaliser par les autorités de Bratislava, capitale tchécoslovaque. — *L'Ordre*, 8 août.

Si la funeste habitude de prendre des breuvages qui font avorter diminue le nombre des naissances, ces breuvages n'altèrent pas assez la santé pour empêcher les jeunes femmes d'être mères à un âge très avancé. — *L'Humanité* (feuilleton), 15 août.

On annonce...

De M. Mario Meunier, un ouvrage intitulé : *Dix-huit mois rue de Grenelle*, qui sera un recueil des allocutions ou discours qu'il a prononcés lorsqu'il était ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — *Ami du Peuple*, 26 août.

Parlant de cette mort de Goethe, dans une page publiée l'hiver dernier par la *Revue de littérature comparée*, Barrès, rapportant à son tour « les mots légendaires, magnifiques », ajoutait que l'agonisant, ne pouvant plus parler, traçait encore de la main des signes dans l'air, où les assistants crurent reconnaître la lettre W. « Je me plaît à imaginer, dit Barrès, que Goethe annonçait Wagner. Dès lors, le cœur de l'Allemagne éternelle, cœur diminué toutefois, allait battre dans la poitrine d'un enfant de neuf ans. » — *Le Temps*, 15 août 1932.

En fait, il y a un peu de tout dans cette *Vie de Haydn*... La rédaction est d'une confusion extrême. C'est, dans toute la force d'un terme que Stendhal n'aurait pas renié, puisqu'il est Italien, une *Olla podrida* : défaut de jeune auteur. — JULIEN TIERSOT, *Le Temps*, 28 août.